

« Le Bal masqué ou les méchancetés de la bonté » *

Nelson Vallejo-Gomez

« Ne voir jamais personne, que des caractères ».
D'après Pascal

« Je n'ai rien à dire de ce faible essai,
je prie qu'on le juge comme si
l'on n'était ni français ni colombien,
et je ne demande rien davantage,
et je n'ai point d'autre orgueil
que celui de ma liberté ».
D'après Antoine de Saint-Just

Je vous parlerai dans la langue de Voltaire d'un livre écrit et publié de l'autre côté de l'Atlantique dans la langue de Cervantès. Ce livre mérite d'être un jour traduit et connu de tous ceux qui, en France et dans le monde, s'intéressent vraiment à la complexité de la diversité culturelle et à l'apport inédit des *passeurs de cultures*.

Il s'agit du deuxième roman de Maria Teresa Herran, journaliste du contemporain et attentive psychologue des caractères français et colombien. A travers une palette variée de personnages représentatifs de différentes classes sociales, l'auteur nous amuse de clichés qui, comme des masques, mettent à jour les excès et les défauts de certains natifs de la France, fille aînée de l'Eglise, et de la Colombie, fille aînée de la monarchie espagnole. Je suggère de traduire *Mascaradas - Las maldades de la bondad* par Le Bal masqué ou les malveillances de la bonté. On y trouvera à coup sûr l'esprit du roman.

La notion de « Bal masqué » comporte bien l'idée de jeu des identités, ainsi que la diversité de leur représentation et de leur reconnaissance, qui se déclinent dans ce livre, suivant plusieurs genres littéraires, tout comme la notion de mise en scène du sujet des personnages, apparaissant dans un entrelacs de récits qui se jouent de l'ordre du discours.

En effet, dans un bal masqué, au-delà du thème principal, qui est un simple fil conducteur pour donner une sorte de cohérence d'ensemble tout à fait transitoire, et que l'on saisit bien, dans le cas qui nous occupe, à travers la grandeur et la décadence du personnage d'Aseneth-présidente, il y a une diversité de masques et de gestes qui font l'histoire imaginaire et qui inventent des histoires dans la trame réelle du livre. Maria Teresa aime à dire que lorsque la réalité se vit ou se voit comme de la fiction, la littérature

* D'après une Communication prononcée à la Maison de l'Amérique latine, à Paris, le 8 décembre 2003, à l'occasion du lancement du livre de María Teresa Herran, *Mascaradas - Las maldades de la bondad*. Editorial Grijalbo, Bogotá, 2002. Table ronde en présence de l'ambassadeur de Colombie à Paris, Miguel Gomez Martinez et de l'écrivain colombien, Eduardo García Aguilar.

nous permet d'approfondir le réel. Et chaque masque est un personnage, une fiction qui voile une *personne*, peut-être quelqu'un. Cependant, il faut bien s'aviser que quand on assiste à un « Bal masqué », la règle du jeu consiste à réaliser le plus justement possible la fiction choisie ou imposée. Tout en évitant de laisser paraître des indices susceptibles de vous démasquer, il faut chercher ceux par lesquels on saura confondre ou comprendre les autres en vue de révéler et d'attester leur éventuelle identité. Il reste entendu que le premier démasqué a perdu la partie car l'identification univoque de chacun abolit la fin du grand jeu qu'est la vie et notamment le fameux « coup de dés » (mallarméen) qui donne la chance de faire, refaire et défaire des masques dans cette grande foire aux caractères qu'est la recherche d'identité. La fin du jeu interprétatif du vrai visage d'autrui est la réification de l'individu, son identité découverte devenant son épitaphe : un simple chiffre phrasé ou une phrase chiffrée gisant sur la pierre tombale que tout un chacun peut désormais porter sur le *ça*, le *moi* et le *surmoi* de celui qui est exclu, très précisément hors-jeu.

L'enlèvement ou l'abattement des masques est inscrit dans notre temporalité, comme un destin chiffré. De tous, le masque mortuaire est en quelque sorte le dernier, dont je sais rien, et pour cause, car il est le dernier à pouvoir se matérialiser. Cependant le temps est aussi fait d'entre-temps et d'à-coups donnant des avant-goûts d'*Impermanence*. Et c'est pourquoi nous vivons aussi l'épreuve poussiéreuse des petites morts qui ne s'arrogent pas, heureusement, les privilèges du masque mortuaire. Mais elles nous font vivre les instants de nudité extrême de notre être, l'avant goût du visage démasqué. Et dès lors, seule demeure pour l'espoir d'un visage personnel, d'une singularité, la *dignité*, qui, elle, n'est pas un masque car elle est l'antidote de la propension mensongère des masques à s'approprier notre identité, à s'idéologiser et à nous aliéner. Parmi tous nos masques, il en est un qui comble l'être : celui de l'apothéose du désir qu'est l'extase, où le plaisir et la douleur s'ensemencent mutuellement et se transcendent.

Tout ceci serait-il comme une étoile éclairant la fine pensée pascalienne d'après laquelle on ne verrait jamais d'une personne que des qualités ? Et cependant, il se pourrait aussi, qu'au trognon de la *personne*, à sa déchéance ultime, subsiste inexplicablement la *dignité* même, lueur d'espoir d'un meilleur encore possible dans le regard d'un visage humain, et qui le différencie de la bête hagarde, quand tous les masques sont tombés comme château de cartes. Pour preuve extrême par la négative, le visage effrayant de banalité maléfique d'un tyran assassin, déchu et démasqué, lorsqu'il lui est imposé d'affronter la justice que lui-même a refusée à des millions de gens.

Ou bien, qui mieux encore peut-être que Shakespeare a décrit ce théâtre où masques et bergamasques laissent imaginer quelque chose que l'on pourrait dire de l'âme, du souffle solaire ou de l'élan vital ? Vous vous souvenez sans doute de la célèbre tirade :

*« La vie n'est qu'un fantôme errant,
un pauvre comédien qui se pavane et s'agite
durant son heure sur la scène
et qu'ensuite on n'entend plus ;
c'est une histoire dite par un idiot,
pleine de fracas et de furie, et qui ne signifie que nothing... »¹*

¹ In *Macbeth*, à l'acte V, scène V.

Ce pessimisme ontologique est tout à fait salutaire pour les âmes éprouvées qui savent tirer le seul intérêt d'un « Bal masqué », ou disons, sa seule raison d'être, qui est de trouver dans le jeu des interprétations possibles la trace toujours à construire d'un visage sous le masque.

Mais aussitôt démasqué, un visage devient nu et sans intérêt. Autrement dit, un visage est démasqué et le « Bal masqué » est achevé. Par conséquent, tant qu'on est dans le « Bal », qui est comme une analogie de la « *Comedia humana* », on se doit de jouer au jeu des masques. Et il faut alors, pour mieux voir, savoir aussi se servir du premier d'entre eux, à portée des yeux, un peu comme quand, nos cils se rapprochant, nous kaléidoscopons les choses.

Afin de compenser le pessimisme qui pourrait se dégager d'une France observée à travers le miroir kaléidoscopé d'un couple en fin de partie matrimoniale et d'une Colombie en voie de construction identitaire, « Le Bal masqué » se présente comme une satire dans le sens le plus classique : celle de la bourgeoise à la française représentée par Chantal, dont le père porte un nom suranné d'ancien régime et passe l'ennui de ses derniers jours à collectionner des timbres. Triste occupation de vieillard attendant la mort qui me fait penser, toute littérature égale par ailleurs, à ce patriarche de *Cent ans de solitude* qui en fait autant en fabriquant des petits poissons dorés. Satire du comportement naïf de Georges, mari à la soixante-huitarde de Chantal et fils d'ouvrier qui a réussi dans l'Université comme d'autres réussissent dans l'Armée ou dans les Ordres. Georges est également le portrait caricaturé du professeur de sciences politiques, à la "sciences Po", qui pontifie sur des enchaînements conceptuels aux paradigmes caducs. Et c'est pourquoi, il ne lui reste plus, pour comprendre la vie qui grouille indolente dans l'univers pré-conceptuel de l'existence, qu'à s'extasier, comme un adolescent retardé, sur le parfum d'une « *guerrillerita del Caguán* ».

La satire vous fera rire. Elle révèle le dur cliché de l'ancien manichéisme d'après lequel il y aurait d'un côté la vie intellectuelle et de l'autre la vie tout court. Georges et Chantal représenteraient à leur manière le prototype du français issu de la "noblesse d'Etat" (l'image est de Pierre Bourdieu), de la crème des « Grandes Ecoles » et des grandes études, ou comme diraient les enfants des faubourgs déshérités de Paris : « c'est classe ça m'sieur ! C'est de la grande musique ! ». Chantal et Georges pensent, comme le Descartes de la *Méditation seconde*, qu'il est plus aisé à connaître la nature de l'esprit que celle du corps. Alors que l'une et l'autre sont en réalité à 100% entremêlées, et c'est peut-être pour cela, aussi, qu'il y a plus de mystère encore dans la *Résurrection* que dans la *Réincarnation*. Qui pourra vraiment résoudre le paradoxe-clé de notre humaine condition, à savoir : *qu'est-ce qu'un esprit qui peut concevoir le cerveau qui le produit, et qu'est-ce qu'un cerveau qui peut produire un esprit qui le conçoit?* ²

Le roman en forme de satire est également un antidote contre le pessimisme d'une Colombie dont les élites, au nom de l'ancienne colonie hispanique, pensent que la République n'est qu'une autre forme de monarchie et que le peuple n'est qu'une racaille d'indiens, de noirs et de métis à civiliser. Mais par quelle civilisation, ancienne ou moderne faire cette drôle de pastorale ? Sans parler du pèlerinage par le "pays de l'utopie" de Salvador Murcia, qui croyait que la vie était différente là-bas, dans le "pays aux merveilles". Je ne résiste pas au plaisir de lire cette phrase du "Bal masqué" :

² D'après Edgar Morin, in *Le Paradigme perdu* (Paris, 1973) et *La Méthode 4. Les Idées* (Paris, 1991).

"Salvador Murcia decidió salirse de la guerrilla cuando comprobó que allá adentro la vida era la misma que afuera".

C'est que les révolutionnaires qui pensent changer de société comme on changerait de chemise, sans comprendre que la vraie révolution est celle des mentalités, se trouvent bien démunis quand ils se regardent dans un miroir et se posent la question cruciale entre toutes du Prince des Poètes :

*"Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse ?" ³*

« Le Bal masqué » est une œuvre de littérature où les genres sont mêlés et qui censure en filigrane, sans *moraline*, comme dirait Nietzsche en parlant de la généalogie du Bien et du Mal, les mœurs des personnages. En ce sens, le sous-titre, Les malveillances de la bonté, fait penser au jeu de contraires et à la perversion de valeurs et de sens dans ces sociétés habitées par de nouveaux barbares.

Je ne soulèverai pas ici le problème de l'authenticité du visage vraiment français ou vraiment colombien de tel personnage dans l'œuvre qui nous occupe. Etre « Français de souche », comme être « Colombien de souche » est un acte de foi. Peut-être un peu plus ancien et plus bigarré pour ceux qui ont de leur « *ancêtre gaulois l'œil bleu blanc, la cervelle étroite et la maladresse dans la lutte* » ⁴. L'auteur a, me semble-t-il, laissé la question en suspens avec prudence. Bien que cette question puisse apparaître en creux, lorsque, las de constater la niaiserie et la naïveté de certains caractères dans « Le Bal masqué », on aurait pu songer à des personnages plus trempés, plus enracinés dans une forme de culture. Reste que la consistance d'un Georges ou d'une Chantal, d'une Elodia ou d'une Jimena (la prononciation de ce prénom rendra fou le pauvre Georges, dont les voyelles au souffle engorgé éveilleront chez le quinquagénaire, à travers le démon de midi, la puissance intuitive du « je pense » cartésien), consistance d'être, disais-je, d'une Aseneth ou d'un José, dans le caractère ou masque culturel qui leur donne une certaine reconnaissance, une sensation certaine d'exister dans la société qui les aliène. C'est aussi que, le pire, jamais certain et toujours à venir, l'on s'attache à son masque, imposé ou choisi, et que l'on vieillit ainsi, sans plus s'apercevoir que, tant que la *Nave va*, il en va d'un masque.

Il me semble que la véritable réflexion sur l'*authenticité* de notre condition d'*homo culturalis*, qu'il s'agisse, pour faire court, de la francité ou de la colombianité des personnages du « Bal masqué », c'est d'être attentifs dans nos échanges à tout ce qui occulte et dés-occulte nos paradigmes mentaux.

Nous sommes « authentiques » lorsque nous prenons conscience des aliénations qui nous prédéterminent et, par cela même, par cet écart qui s'instaure, par cette sorte de médiation –sans laquelle : point de différenciation, il y a une distanciation heureuse qui

³ Paul Verlaine, *Sagesse* (Paris, 1880).

⁴ D'après Arthur Rimbaud, in *Une saison en enfer*.

nous permet de nous détacher, de nous libérer des paradigmes culturels, et de grandir spirituellement, c'est-à-dire, d'habiter l'esprit d'autres cultures, et de nous jouer également d'autres paradigmes, d'où qu'ils viennent. Bref, je suis de ceux qui croient à la qualité universelle de l'esprit humain, à l'*identité humaine*⁵, à la puissance que nous avons à être comme des *configureurs* des mondes.

La supériorité d'un Borges, par exemple, en tant qu'esprit universel, c'est d'avoir réussi à *joindre la grâce à la séduction*. L'image est de Cioran, qui écrit dans ses *Exercices d'admiration*, à propos de Jorge Luis : « *Il est parvenu à prêter un rien d'impalpable, d'aérien, de dentelle à n'importe quoi, même au raisonnement le plus ardu. Car tout chez lui est transfiguré par le jeu, par une danse de trouvailles fulgurantes et de sophismes délicieux* ». Et c'est en considérant Borges comme *le symbole d'une humanité sans dogmes ni systèmes*, que Cioran écrit encore : « *Je n'ai jamais été attiré par des esprits confinés dans une seule forme de culture. **Ne pas s'enraciner, n'appartenir à aucune communauté**, -telle a été et telle est ma devise. Tourné vers d'autres horizons, j'ai toujours cherché à savoir ce qui se passait ailleurs* »⁶.

Notre dimension sociale et religieuse, nos mythes, nos phobies sont en grande partie conditionnés par des paradigmes.

Pour moi, l'intérêt de la notion de paradigme est en ce qu'elle vise quelque chose de radical, de profondément immergé dans l'inconscient individuel et collectif. Et de ce fait, je tiens pour intéressante une réflexion négative sur l'authenticité de notre condition d'*homo culturalis*, autrement dit, pour le cas qui nous occupe ici, celle sur la francité manquée ou en creux de Georges ou de Chantal, comme de même sur celle de la colombianité d'Elodia, Jimena, Aseneth ou José.

« Le Bal masqué » s'ouvre par une fiction politique où la Colombie, pays consacré à la vierge Marie et pays du machisme par nature, se trouve avoir pour la deuxième fois une femme à la présidence de la République : Aseneth Aristizabal Maldonado, la fille d'une ancienne « Reina de Belleza ». Notez qu'il est peut-être plus remarquable d'obtenir une couronne pour sa beauté, comme un titre de noblesse pour son courage à l'épée, que de l'avoir par héritage consanguin. Mais, soyons sérieux. Il s'agit avant tout d'une satire qui montre l'emprise dans l'imaginaire populaire du « Reinado de belleza ». N'ayant plus de monarchie depuis la révolution bolivarienne de 1810, une certaine Colombie profonde demeure, d'après l'auteur, aliénée par une monarchie de pacotille, que l'on retrouve chaque année sous forme de carnaval à Cartagena de Indias, à l'occasion du « Reinado de belleza ». Je trouve pour ma part que la France de Georges et Chantal n'est pas très loin d'être quelquefois une parodie monarchique où le Président, clé de voûte dans la constitution de la 5^{ème} République, se comporte parfois comme un roi.

Je voudrais souligner pour finir un autre cliché dont "Le Bal masqué" fera florès. Il s'agit du lieu commun parmi les pratiquants de ces deux pays d'après lequel l'homo français serait toujours soucieux de l'avenir, tandis que l'homo colombien vivrait collé au présent. Dans leur amour d'adolescence retrouvée, Jimena - cette colombienne dont la peau est, comme disait Baudelaire d'une certaine chevelure, "*une mer odorante et*

⁵ Concept clé dans l'œuvre d'Edgar Morin et magistralement présenté dans le 5^{ème} tome de *La Méthode – L'humanité de l'humanité*. Editions du seuil, Paris, 2001.

⁶ Cioran, Emil Michel. *Exercices d'admiration – Essais et portraits*. Editions Gallimard, Paris, 1986, p. 161-164.

vagabonde aux acres parfums", et qui ferait penser à Penélope Cruz, en mieux, bien sûr, car il faut que nos deux tourtereaux accomplissent aussi la loi de l'amour fatal, selon laquelle toute passion amoureuse est aveugle - Jimena, dis-je, ne cessera de reprocher à Georges de se tracasser pour l'avenir. "*Viens, viens plutôt je t'apprends à danser*", lui susurre-t-elle à l'oreille. Et que le *Son* prouve encore qu'il est un des quatre éléments constitutifs de l'univers.

Il est grand temps de lire et de relire *Le Bal masqué ou les malveillances de la bonté* et de rire de tous les clichés qui, au-delà des caractères et autres tableaux drôlement décrits par l'auteur en prenant les Colombiens et les Français pour modèle sur le vif, en font aussi une métaphore des vanités du grand bal ou "nef de fous" qu'est, parfois, le monde.

Paris, décembre 2003